

Le vacarme de l'indicible.

De quelle mémoire mutilée ces images reviennent-elles ?
Du geste aveugle des tortionnaires ? De la chair vive des bêtes
affolées ? Ou du sang séché sur le sol de l'abattoir ?

Par l'enchevêtrement du regard archival avec l'oeil blessé d'une
photographe qui *entre follement dans l'image*, l'imminence de la
mort vibre et se diffracte, comme une réminiscence.

Déformé, ralenti, syncopé, l'instant où tout vacille revient,
indéfiniment, obstinément. Et dans cette fixité tragique, s'ouvre
l'anamnèse immémoriale qui nous relie aux origines, ravivant
l'inavouable ferveur du sacrifice, où bourreaux et victimes se
reconnaissent dans la peur.

Ombre portée d'un crochet de boucher, abandon d'une main
ensanglantée, mutisme d'une orbite exposée, insaisissable
espacement d'une fuite éperdue : la photographie isole
implacablement les indices du temps, pour en interroger le
mystérieux dépôt, entre signe et cadavre.

Ecorchée par un désir irraisonné de régresser, dans la chair, le
souffle et la palpitation, l'image se tord et s'exacerbe, hallucinée.
Entre la violence du grain et la dislocation des corps, le regard
cherche ainsi la voie d'une anamorphose, où le visible enfin se
livrerait à son insatiable étreinte. Où l'indicible enfin retournerait
au vacarme.

Louise Merzeau
mai 1995